

LA TRILOGIE DE NEEL DOFF: UNE VOIX FÉMININE QUI A SOMBRÉ DANS L'OUBLI.

(Neel Doff's Trilogy: A feminine voice which has fallen into oblivion)

Virginia Iglesias Pruvost*
Universidad de Granada

Abstract: Historically, women have been excluded from the literary sphere, bastion traditionally held by men who have returned them to their sexual identity. Fortunately, women are more and more numerous on the literary scene, and now, they hold a legitimate place highly deserved: Neel Doff is one of these valiant women who dared to write to express themselves. In her autobiographical work, the writer describes her need to take care of her siblings, suggesting this way, a maternal and exacerbated instinct. An instinct that the poor young woman has never indulged, given that the latter has never had children...

Key-words: women write, autobiography, XIXth century, language, maternity.

Résumé: Les femmes ont été écartées de la sphère littéraire, bastion détenu traditionnellement par les hommes qui les ont systématiquement renvoyées à leur identité sexuée. Heureusement, celles-ci sont de plus en plus nombreuses sur la scène littéraire et occupent désormais une place légitime hautement méritée: Neel Doff fait partie de ces femmes vaillantes qui ont osé prendre la plume pour s'exprimer. Dans son œuvre d'inspiration autobiographique, l'écrivaine décrit sa nécessité intrinsèque de prendre soin de sa fratrie, en laissant entrevoir, parallèlement, un instinct maternel exacerbé. Un instinct que la pauvre jeune femme n'a jamais pu assouvir, étant donné que celle-ci n'a jamais eu d'enfant.

Mots-clés: écriture féminine, autobiographie, XIX^{ème} siècle, langage, maternité.

Dans les sociétés traditionnelles (celles de l'Antiquité ou celles dites « primitives »), le langage est saisi comme une puissance qui relève du sacré. Ainsi, selon la Bible, c'est en

* Dirección para correspondencia: viglesias@ugr.es

parlant que Dieu créa le monde: « Dieu dit: “Que la lumière soit” et la lumière fut ». De même, dans toutes les cultures, les formules d’objurgation, d’obsécration, d’exécration, etc., jouent un rôle fondamental dans les rites de magie et de théurgie: le magicien ou le sorcier, est celui qui connaît le pouvoir secret des mots et qui sait les prononcer avec l’intonation correcte. De telles conceptions mythiques et religieuses indiquent que l’Homme conçoit spontanément le langage comme un pouvoir essentiel lui permettant d’agir sur la réalité. La première réalité où se déploie le langage et sur laquelle il agit, est la réalité humaine et sociale: il est manifeste que par le langage, chacun de nous agit sur autrui et sur la réalité qu’il constitue, puisque chacun communique à l’autre des informations qui le modifient et en fonction desquelles il « ré-agit ». Parler, c’est agir: toute parole, tout discours, est acte. Le langage étant synonyme de pouvoir, il n’est pas étonnant que la femme n’ait pas eu le même accès à l’écriture que l’homme.

1. La femme écrivain dans l’histoire de la littérature.

L’absence des femmes dans les sphères du pouvoir et dans les discours hégémoniques explique que leur voix soit restée si longtemps étouffée. Ainsi, pendant des siècles, leur parole a été consciencieusement écartée de la rhétorique politique, du cérémonial religieux,¹ du champ des lettres et du discours scientifique. Sans accès à l’éducation, la majorité des femmes était soumise aux interdits et aux traditions archaïques qui les réduisaient au silence. Dans son étude sur les écrivaines françaises du XIX^{ème} siècle, Ch. Bonnemaison-Paquin souligne que « [...] la présence des femmes parmi les maîtres à penser aurait pu suggérer un modèle différent de l’organisation sociale préconisée à l’époque, ouvrant une brèche pour la reconnaissance politique des femmes. » (Bonnemaison-Paquin 1999: 216)

Pourtant, au XIX^{ème} siècle, peu de femmes émergent dans le champ littéraire, bastion traditionnellement détenu par leurs homologues masculins; et lorsque celles-ci y accèdent, leur incursion reste marginale dans la mesure où la tradition phallogocentrique borne la créativité artistique au genre masculin. En effet, les auteures sont souvent stigmatisées et considérées comme des êtres dégénérés. L’article suivant, publié en 1847 dans la célèbre *Revue des Deux Mondes*, est révélateur:

Comment appeler une créature dont le sein, destiné à allaiter des enfants et à renfermer des joies maternelles, demeure stérile et ne bat que pour des sentiments d’orgueil; dont la bouche, faite pour livrer passage à de tendres accents, s’ouvre pour prononcer de hardies et bruyantes paroles; dont les yeux, créés pour sourire, pour être doux et ignorants, sont pensifs, sévères et, quand certains éclairs les illuminent, laissent voir d’effrayantes profondeurs; enfin, dont toutes les facultés et tous les organes ont pris une destination contraire à celle qui leur était assignée, comment appeler une

¹ Consciente du pouvoir des mots, la tradition phallogocentrique n’a jamais permis à la femme d’être druide ou prêtre... Elle a toujours occupé un second rang. Les sorcières, par contre, étaient brûlées vives, car la société de l’époque les craignait.

Même dans la mythologie, la femme prend parfois des allures démoniaques: si nous nous référons à Grimal, le Sphinx représente un « monstre féminin à qui l’on attribuait la figure d’une femme, la poitrine, les pattes et la queue d’un lion, mais qui était pourvu d’ailes comme un oiseau de proie. » (Grimal 1979: 428). De même, dans la tragédie de Sophocle, le Sphinx est présenté comme une « horrible chanteuse » ou comme « la Sphinx ».

pareille créature ? En vérité je ne crois pas qu'il y ait, dans la langue qui se parle et même dans celle qui s'écrit, un nom qui puisse lui convenir. (Gashon de Molènes 1842: 53)

L'apparition des femmes dans le domaine littéraire va de pair avec leur marginalisation: « Il existe un découpage sexué qui tend à occulter la participation des femmes dans la vie littéraire et confère aux rares figures féminines mises en exergue un statut d'exceptionnalité. » (Gemis 2008: 2) Tel a été le sort de Neel Doff qui, après avoir frôlé le prix Goncourt en 1911, a été une auteure complètement oubliée:

L'amnésie patriarcale, cause première de l'occultation des parcours féminins, correspond en effet à un processus dynamique – conscient ou non – de conservation inégale des archives. Sélectionnées par les hommes, les archives ne laissent généralement pas entrevoir la participation féminine [...] et tendent à occulter les parcours “atypiques”, soit que leur marginalisation effective rend leur appréhension difficile, soit qu'ils n'apparaissent pas dignes d'intérêt. (Gemis 2008: 3-4)

De fait, le soi-disant manque d'intérêt des productions féminines représente le principal argument d'exclusion de l'histoire littéraire. Cloîtrée, jusqu'alors, dans la sphère domestique, la femme doit attendre le XX^{ème} siècle pour faire entendre sa voix et rayonner dans le panorama littéraire; mais elle doit encore et toujours combattre féroce­ment les préjugés sexistes inhérents à la société patriarcale.² Même si de nos jours, les hommes admettent que les revendications féminines sont légitimes, ils ne peuvent pas s'empêcher de ressentir une certaine menace pour leur virilité: « La ressemblance des sexes leur fait secrètement horreur parce qu'ils y voient la perte de leur spécificité, au profit d'une féminisation excessive de l'humanité. » (Badinter 1986: 285) Les femmes envahissent ainsi la scène littéraire et font de l'écriture une pratique subversive qui nous montre une manière différente d'être au monde:

À travers la représentation de la mère et celle de la figure de la femme, les écrivaines essayent de refléter une parole féminine collective. Face à l'enfermement, la résistance du savoir ou le départ, rupture des frontières familiales. Face au silence, le pouvoir de la parole – « des mots dans le vent des voix. » (Serrano 2010: 194)

En effet, leurs écrits expriment souvent l'asphyxie d'un corps intime, autour duquel gravitent des sensations et des préoccupations qui fondent une quête identitaire. Cette effervescence féminine, dont Neel Doff est l'une des nombreuses représentantes³, nous confronte au problème terminologique suivant: de quoi devons-nous parler, de courant littéraire féminin, de littérature féminine ou bien d'« écriture-femme » ?

2 « Par bien des aspects, l'œuvre de Neel Doff apparaît en négatif de la production littéraire de son époque; elle est l'une des seules romancières à amener le thème de la place des femmes dans la société à un degré de réflexion inédit dans le roman belge de la fin du siècle dernier. » (Van Den Dungen 1996: 113).

3 De nos jours, l'écriture des femmes belges est particulièrement fructueuse et suscite un certain engouement tant par les questions d'actualité qu'elles soulèvent dans leurs écrits, que par le travail de la langue: leurs œuvres possèdent un caractère universel qui prorroge la question de leurs origines.

2. Une écriture féminine ?

La notion d'« écriture féminine » apparaît vers 1975, avec la publication de *La jeune née* d'Hélène Cixous, en collaboration avec Catherine Clément, suivi de l'essai « Le rire de la Méduse », dans le numéro de *L'Arc*, consacré à Simone de Beauvoir. En 1977, Hélène Cixous publie aussi *La venue à l'écriture*. Dans la même année, des revues comme *Sorcières* ou *Revue des Sciences humaines* consacrent des numéros spécifiques à la question suivante: existe-t-il un style proprement féminin?⁴ Autrement dit, y aurait-il des marques du genre féminin dans les œuvres des femmes?⁵

Certaines études mentionnent que les femmes, soi-disant incapables de produire des écrits sérieux, privilégieraient donc les genres plus frivoles, comme le roman: « C'est ce que prétend une certaine *doxa*, qui exclut les femmes des mathématiques, mais aussi de la philosophie, du théâtre et de la poésie. » (Gardes Tamine 2002: 5) Simone de Beauvoir, de son côté, émet un jugement sévère envers ses homologues féminines:

Il est connu – nous dit-elle – que la femme est bavarde et écrivassière; elle s'épanche en conversations, en lettres, en journaux intimes. Il suffit qu'elle ait un peu d'ambition, la voilà rédigeant ses mémoires, transposant sa biographie en roman, exhalant ses sentiments dans des poèmes. (Beauvoir 1976: 628)

Surprenant discours venant de la bouche d'une femme ! Toutefois, ces remarques venimeuses, qui peuvent nous paraître aujourd'hui le comble du machisme, trouvent explication si nous les restituons dans le contexte des années 1950. Force est de constater que S. de Beauvoir n'échappe pas à l'influence de la culture universelle phallogocentrique qui l'amène à remâcher des stéréotypes bien connus: dans ces conditions, il est difficile de voir dans les écrits féminins autre chose qu'une littérature assujettie (la femme en tant que sujet a toujours été considérée comme inférieure à l'homme), et dépourvue d'intérêt. S. de Beauvoir se contente donc de se réapproprier les éternels clichés que la tradition littéraire (masculine, bien entendu) a attribué aux écrits de femmes.

[Il s'agirait d'] une littérature limitée par une certaine subjectivité qui s'attache à décrire des atmosphères plutôt qu'à composer une véritable histoire (un monde), qui n'arrive à créer des personnages convaincants que du côté féminin, qui privilégie la description de la vie intérieure avec ses émotions et sentiments, qui dans son vocabulaire vise la sensualité concrète et spontanée plutôt que l'élégance abstraite [...]. (Stistrup Jensen 2000: 2)

B. Didier souligne qu'aucun genre n'est strictement réservé aux femmes, mais que celles-ci ont une certaine inclination pour « le poétique, le merveilleux. » (Didier 1999: 20)

4 « Le style, ce n'est pas seulement la caractérisation linguistique et grammaticale des unités inférieures à la proposition, mais aussi une organisation d'ensemble de tout le texte, et en définitive même, un style de pensée. Le choix, conscient ou non, d'une façon de parler engage le contenu même de ce que l'on dira. Le style informe le fond, c'est-à-dire, lui donne forme. » (Gardes Tamine 2001: 16)

5 Ces questions épineuses ont fait l'objet de la Conférence introductive au Congrès sur la Littérature au féminin, qui a eu lieu à l'Université de Grenade, du 3 au 5 Avril 2002.

Dans la même lignée, J. Gardes Tamine affirme que l'« on pourrait regretter que le roman d'aventures ou l'épopée ne soit pas pour les femmes, ni le drame. » (Gardes Tamine 2002: 13) Dans cette optique, nous pouvons nous demander pourquoi É. Zola, qui peint la misère des couches prolétariennes, est aussi glorifié alors que l'œuvre de Neel Doff est presque inconnue (du moins, à grande échelle)... Parce qu'il s'agit d'une femme ? Parce que la France ne s'est pas intéressée (sauf récemment) à la littérature belge francophone et aux littératures francophones, en général ? Difficile à dire...

En revanche, nous pouvons établir et énumérer certaines analogies dans l'itinéraire de ces écrivaines⁶: il s'agit généralement de femmes qui ont vécu en marge de leur famille (veuves, femmes sans enfants ou célibataires, lesbiennes, religieuses); celles-ci ont souvent recours à un pseudonyme masculin pour se faire publier; leur création est soit précoce, soit tardive, et est liée à un complexe de culpabilité ou à l'hostilité de la société. Le cas de Neel Doff est donc particulièrement représentatif: femme issue du sous-prolétariat, veuve, sans enfants, ayant pris la plume à sa maturité pour relater une vie de souffrances et d'humiliations.

B. Didier pense également que les traits d'oralité constituent l'une des spécificités de « l'écriture-femme »: « [...] il semble que la femme éprouve un certain malaise à s'éloigner ainsi de l'oral », constate-t-elle. (Didier 1999: 20) Les femmes utiliseraient un style « naturel », spontané, moins arboré, plus dépouillé.⁷ Il n'est donc pas surprenant que ces dernières emploient ce que B. Didier appelle les « genres du Je », ou les genres dits « naturels »,⁸ c'est-à-dire, les romans d'inspiration autobiographique, le genre épistolaire, ou le journal intime: « [...] le discours idéologique masculin a tenté de prendre en charge le devenir d'une société, tandis que celui des femmes ne répond qu'à la réflexion sur le moi et le vivre féminin d'abord. » (Fonkoua 1994: 113)

Existerait-il également des thèmes récurrents dans l'écriture féminine ? B. Didier remarque l'importance de la sphère intime et des questions inhérentes au problème identitaire; l'enfance apparaît comme l'étape privilégiée, exempte des problèmes à venir (ce qui n'est pas le cas, dans la trilogie de Neel Doff); le corps féminin est exploré et l'on ose enfin aborder des thèmes tabous, tels que l'érotisme, l'homosexualité, l'inceste ou la jouissance. D'ailleurs, les femmes décrivent aussi bien que leurs confrères, des scènes de violence ou des scènes lubriques: « [...] le nombre de femmes écrivains de romans policiers témoigne qu'elles savent aussi bien que les hommes parler de l'univers des crimes les plus sordides. Il leur arrive de parler de l'amour autrement qu'en termes de tendresse ou de passion blessée. » (Gardes Tamine 2002: 5) Dans *Keetje*, l'un des volets de la trilogie, Neel Doff ne rapporte pas les scènes d'amour entre l'héroïne et ses amants, mais elle décrit en revanche la violence tant verbale que physique dont elle est victime: souvenons-nous des paroles fielleuses que lui adressent ses parents, ainsi que de la brutalité des hommes qui la ramassent sur le trottoir, lorsqu'elle se prostitue...

Les écrivaines ont une certaine prédilection aussi pour le thème de la nature car « [...]

6 Nous reprenons les quatre caractéristiques citées par Merete Stistrup Jensen.

7 Les lettres de Madame de Sévigné illustrent parfaitement ce style naturel: citons la préface de B. Raffalli: « La même exigence d'une *esthétique du naturel* qui la pousse à tout dire, ne la fait reculer devant aucune audace linguistique [...]. Mais la plus grande ambition de cet art ambigu consiste à vouloir atteindre la transparence absolue de la communication en refusant les "effets" de la littérature. » (Sévigné 1976: 21)

8 « Naturels », car ils relèvent du langage oral, c'est-à-dire, de la communication dite « naturelle », du langage quotidien.

pour la jeune fille, pour la femme qui n'a pas tout à fait abdiqué, la nature représente ce que la femme elle-même représente pour l'homme: soi-même et sa négation, un royaume et un lieu d'exil; elle est tout sous la figure de l'autre. » (Beauvoir 1976: 635-636) Cette idée se confirme chez Neel Doff: Keetje, la protagoniste, se réfère souvent à la nature (mais aussi à la littérature et à l'imaginaire) comme l'un de ses refuges favoris.

Revenons à présent à Hélène Cixous: dans *La jeune née*, celle-ci relève trois caractéristiques inhérentes, selon elle, à l'écriture féminine. La première concerne la prédominance de la voix, c'est-à-dire, l'oralisation de la langue qui trouve son origine dans la relation à la mère: « Dans la femme, il y a toujours plus ou moins de "la mère" qui répare et alimente, et résiste à la séparation. » (Cixous; Clément 1975: 172) Ce rapport à une certaine oralité se traduit dans les métaphores qui parcourent le texte même de Cixous; la voix représente « le lait intarissable », « la femme écrit à l'encre blanche ». (Cixous; Clément 1975: 173) La deuxième caractéristique concerne le privilège du corps: il s'agit de revaloriser le langage dont le rapport au corps semble moins sublimé, car « les femmes ont vécu en rêves, en corps mais tu, en silence. » (Cixous; Clément 1975: 176) Historiquement, la femme possède un corps en mal de langage. Et finalement, la troisième caractéristique concerne la « dépropriation » ou la « dépersonnalisation »: concrètement, il serait question d'appréhender l'Autre dans sa différence sans vouloir pour autant le ramener à soi. En effet, les femmes possèdent une capacité ontologique à s'ouvrir à autrui: à travers l'expérience de la maternité, elles seraient susceptibles d'avoir une subjectivité plus ouverte. Pourrions-nous, par conséquent, chercher la spécificité féminine ailleurs que dans le style: peut-être dans la biologie de la femme ? L'écriture féminine serait-elle, en fin de compte, une « écriture du *maternel* » ?

3. La femme dans son rapport au monde: l'exemple de Keetje, une femme à l'instinct maternel exacerbé.

La femme possède un don qui la différencie ontologiquement de l'homme: celui d'être mère et de porter l'enfant. Pendant la grossesse, la femme s'oublie, elle ne vit que pour le bébé qui grandit en elle:

La femme doit accepter l'effacement de sa propre volonté; elle doit renoncer à l'autonomie de son propre corps dans l'accouchement et l'allaitement; elle doit accepter de vivre pour l'autre. Une véritable expérience de la sexualité, avec les risques inhérents d'égoïsme, de passion et de démesure, représente une éventualité dérangeante que la psychanalyse elle-même n'envisage pas volontiers. (Benjamin 1992: 93)

À l'opposé de cette conception, se trouve la pensée de la célèbre philosophe É. Badinter qui dénonce l'idéologie de la femme parfaite et revendique un statut différent de la femme, face à la maternité:

La mère parfaite est au service de son enfant. C'est celle qui allaite pendant au moins six mois, à la demande. Cette idéologie s'est imposée de façon insidieuse au

fil du temps. On est passé du « moi d'abord », des années 1970, au « bébé d'abord ». Il y a une réelle menace pour la liberté des femmes, qui sont culpabilisées si elles ne se conforment pas à ce modèle. [...] Les spécialistes de l'enfance prônent une « fusion » de la mère et de l'enfant pendant les premières années de sa vie. Une certaine frange d'écologistes refuse le biberon, les petits pots et les couches jetables. Or, c'est toujours à la femme qu'incombe de préparer les repas et de laver les couches. Dans un couple avec deux enfants, la mère assume 90% des tâches ménagères.⁹

À ses yeux, le bébé est devenu le nouveau bras armé du patriarcat. À la suite de l'accouchement et de la coupure du cordon ombilical, le lien biologique proprement dit entre la mère et le nouveau-né, est rompu. La mère parfaite se dédierait à son enfant par l'allaitement, en prolongeant ainsi ce lien caractéristique de la grossesse; comme si la femme enceinte n'était qu'une simple enveloppe placentaire, comme si son corps entier se centrait sur un fœtus. Dans ces conditions, la femme obtiendrait une satisfaction narcissique à l'idée d'être, aux yeux de la société, une mère parfaite. Il n'est pas étonnant que cette mère doive généralement se confiner chez elle, alors que le père pourvoit aux besoins de la famille. Le patriarcat est donc de retour, selon É. Badinter: la femme reste à la maison et se dédie de nouveau aux tâches domestiques et au maternage, alors que l'homme s'épanouit pleinement au travail. Toutefois, rappelons que jadis, la maternité n'engendrait pas de conséquences si dictatoriales:

Dès le XVIII^{ème} siècle, on observe un consensus social selon lequel la femme ne se résume pas à la mère. Dans les classes aisées, les bébés étaient confiés aux nourrices car on pensait que le sperme faisait tourner le lait. L'épouse éloignait l'enfant par crainte de perdre un époux privé de relations sexuelles. On considérait aussi qu'il était du devoir de la femme de travailler si elle était paysanne, ou bien, dans les classes favorisées, d'avoir une vie sociale et culturelle. Tout cela est dans nos gènes historiques.¹⁰

Selon certaines idéologies, une femme qui publie son autobiographie, accomplit un acte que l'on pourrait qualifier de « transgressif » dans la mesure où il s'oppose au schéma patriarcal de la féminité. En effet, une femme n'a apparemment pas le droit d'être égocentrique: elle est ontologiquement altruiste, comme l'est Neel-Keetje avec son entourage. Dès sa plus tendre enfance, Keetje a un instinct maternel très développé: l'héroïne cesse souvent de jouer pour prendre soin de ses frères et sœurs, dont les parents ne s'occupent guère: « [...] je devais forcément rester à la maison pour garder les enfants; [...] elle [la mère] allait être obligée de courir les établissements de charité afin d'obtenir des secours, car, père, n'ayant pas de travail, était parti en chercher dans une autre ville. » (Doff 1974b: 25) C'est elle qui se

⁹ Extrait d'une interview d'É. Badinter: « Il y a une menace pour la liberté des femmes », pour 20minutes.fr, publiée le 15 février 2010. Propos recueillis par Ch. Mannevy.

<http://www.20minutes.fr/article/384636/France-Elisabeth-Badinter-II-y-a-une-menace-pour-la-liberte-des-femmes.php>

¹⁰ Extrait d'une interview d'É. Badinter: « La femme n'est pas un chimpanzé », pour « Le Nouvel Observateur », publiée le 11 février 2010. Propos recueillis par A. Crignon et S. des Déserts.

<http://en-aparte.over-blog.com/ext/http://bibliobs.nouvelobs.com/20100212/17725/la-femme-nest-pas-un-chimpanze>

charge des petits, qui se démène pour leur ramener de la nourriture: elle devient colporteuse, servante, employée dans une usine, trottin, etc.

Rappelons également l'épisode du chef de service: Keetje accepte de se soumettre au chantage du médecin uniquement pour ne pas délaissier les enfants. Si elle meurt, les pauvres enfants seront livrés à eux-mêmes: elle seule, représente leur salut.

Je mourrai si je ne me soigne pas. Me soigner, c'est prendre ces médecines que je ne peux pas me payer, et que lui me donnera en échange de ma peau. Et puis, eux, à la maison, que deviendront-ils, si je meurs ? Déjà maintenant, je sens tout chavirer; qui sera-ce sans moi ?

Nos enfants, si bons, si intelligents et si beaux sombreront sans merci. Klaasje, mon petit lézard, a déjà été en prison; et ma mère, autant que les enfants, a besoin de mes révoltes pour ne pas laisser tout s'en aller à la dérive. Je ne l'aimais plus ma mère, mais j'en avais pitié, maintenant que je jugeais mieux. (Doff 1974b: 121)

« Loin des yeux, loin du cœur », dit-on, en français. Ce proverbe ne s'applique pas à Keetje: pendant toute sa vie, elle se souvient de ses frères et sœurs: « ... Je revois continuellement nos enfants petits, quand nous appartenions à la même nichée et qu'ils faisaient un avec moi. » (Doff 1974b: 337-338) L'adjectif possessif « nos » est significatif: il renvoie à ses parents et à elle. Cet emploi révèle l'amour de Keetje pour les petits: d'ailleurs, la narratrice emploie constamment les possessifs de la première personne du pluriel lorsqu'elle se réfère à eux. Ceux-ci représentent une partie d'elle: sans eux, elle se sent incomplète.

La biographie de l'écrivaine nous révèle qu'en 1893, Neel rend visite à son frère Jean Hubert qui habite Amsterdam, et accepte de recueillir - sans pour autant entamer une procédure d'adoption - l'un de ses neveux prénommé Johannes Hubertus, âgé seulement de quatre ans; cet enfant remplit la maison de bonheur. Cependant, l'adoption cache un autre dessein: la belle-sœur de Neel exige une compensation économique en échange de lui céder définitivement la garde de son fils. Neel consent à cette transaction, puis refuse catégoriquement. Jean Hubert tente de reprendre son fils, mais repart bredouille; cette rivalité s'achève lorsque Johannes rend visite à sa famille, à Amsterdam, d'où il ne reviendra jamais. Cet épisode touchant de la vie de Neel est relaté dans *Keetje* et correspond, à quelques détails près, à la réalité.

Conclusion

Les écrivaines (l'apparition tardive de ce terme en est la preuve) ont historiquement été soumises à un régime d'exceptionnalité: les femmes ont soigneusement été écartées de la littérature, sphère traditionnellement détenue par les hommes qui les ont systématiquement renvoyées à leur identité sexuée, c'est-à-dire, à une contrainte extra-littéraire qui conditionnerait leur écriture. Heureusement, celles-ci sont de plus en plus nombreuses sur la scène littéraire, et occupent désormais une place légitime hautement méritée.

Neel Doff fait partie de ces femmes vaillantes qui ont osé prendre la plume pour s'exprimer, pour témoigner de leur réalité dans une société phallocentrique aliénante. Dans *Jours de famine et de détresse*, une œuvre à forte inspiration autobiographique, le lecteur

perçoit la souffrance et le désarroi de cette femme meurtrie par les aléas de la vie, et par le destin qui lui ôte même la possibilité d'avoir des enfants. En tant que femme, c'est d'une position discursive marginale qu'elle ose prendre la parole et briser, de ce fait, la bienséance littéraire de l'époque. Un témoignage saisissant qui ne mérite manifestement pas d'avoir sombré dans l'oubli...

BIBLIOGRAPHIE

- BADINTER, Élisabeth (1986): *L'un est l'autre: des relations entre hommes et femmes*. Paris: Éditions Odile Jacob.
- BEAUVOIR, Simone (DE) (1949): *Le deuxième sexe* I-II. Paris: Gallimard, 1976.
- BENJAMIN, Jessica (1992): *Les liens de l'amour*. Paris: Métailié.
- BONNEMAISON-PAQUIN, Christine (1999): « Un paradoxe féminin. Participation et mise en marge dans l'histoire littéraire » in BERTRAND-JENNINGS, Chantal (ed.), *Masculin/Féminin. Le XIX^{ème} siècle à l'épreuve du genre*. Toronto: Centre d'Études du XIX^{ème} siècle Joseph Sablé: 215-226.
- CIXOUS, Hélène; CLÉMENT, Catherine (1975): *La jeune née*. Paris, 10/18.
- DANAHY, MICHAEL (1976): « Le roman est-il chose femelle ? ». *Poétique*, N°25: 85-106.
- DIDIER, Béatrice (1999): *L'écriture-femme*. Paris: PUF.
- DOFF, Neel (1974a): *Jours de famine et de détresse*. Paris: Jean-Jacques Pauvert.
- (1974b): *Keetje*. Paris: Jean-Jacques Pauvert.
- (1999): *Keetje trottin*. Bruxelles: Labor.
- FONKOUA, Romuald Blaise (1994): « Écritures romanesques féminines. L'art et la loi des Pères », *Notre librairie: Nouvelles écritures féminines*, N°117: 112-125.
- GARDES TAMINE, Joëlle (2001): *La stylistique*. Paris: Armand Colin.
- (2002): « L'écriture féminine: style ou rapport au monde ? », *La Littérature au féminin*. Granada: Editorial Comares S.L.: 3-15.
- GASCHON DE MOLÈNES, Paul (1842): « Les femmes poètes », *Revue des Deux Mondes*, 4^{ème} série, Tome XXXI.
- GEMIS, Vanessa (2008): « La biographie genrée: le genre au service du genre », *CONTEXTES* [En ligne] N°3. URL: <http://contextes.revues.org/index2573.html>
- GRIMAL, Pierre (1979): *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*. Paris: PUF.
- SERRANO MAÑES, Montserrat (2010): « Écrire/inscrire l'identité: écrivaines algériennes entre frontières » in *Expressions maghrébines*. Barcelone: Florida State University, Vol.9, N°1: 179-198.
- SEVIGNÉ, MADAME (DE) (1976): *Lettres*. Paris: Garnier-Flammarion.
- STISTRUP JENSEN, Merete (2000): « La notion de nature dans les théories de l'« écriture féminine » », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 11: 1-9.
[<http://clio.revues.org/index218.html>]
- VAN DEN DUNGEN, Pierre (1996): « L'écriture et les femmes en Belgique au tournant du siècle », *Sextant*, Groupe interdisciplinaire d'Études sur les femmes de l'ULB. Bruxelles, Vol.6: 81-113.
- WILWERTH, Évelyne (1992): *Neel Doff: biographie*. Bruxelles: Éditions Bernard Gilson.